**Cécile Chombard-Gaudin, *L’Orient dévoilé, sur les traces de Myriam Harry,*** Biographie, **2019,** éd. Turquoise, collection « Le temps des femmes », 320 pages et illustrations (cahier central en couleurs et compléments en noir et blanc), index, bibliographie, prix 24 E.

Myriam Harry est le nom de plume d’une femme de lettres qui fut aussi reporter- journaliste à la fin du XIXème et pendant le premier tiers du XXème siècle. Elle fut la première lauréate du prix *Fémina* créé à Paris en 1904.



Maria Siona Shapira est née à Jérusalem en 1869 dans une famille protestante. Sa mère Rosette Jöckel, diaconesse, était allemande et fille d’un pasteur luthérien, son père Guillaume Moses Shapira était juif originaire de Kiev en Ukraine et converti au protestantisme. Myriam fut marquée dans son enfance et son adolescence par le milieu cosmopolite de Jérusalem à cette époque. Son père était marchand dans la vieille ville auprès des pèlerins et s’intéressait aussi à l’archéologie biblique, ce qui lui fut fatal. Guillaume fit diverses expéditions ayant trait à l’archéologie et à la topographie au Yémen, il fut par la suite victime d’un escroc dans l’achat puis la vente d’un manuscrit ancien sur rouleau de cuir :’un texte écrit en hébreu archaïque qu’il traduisit. Était-ce une version encore inconnue d’un passage du Deutéronome ? Ayant tenté de faire expertiser puis de vendre ce document à Londres au British-Museum, Guillaume fut accusé de faux et humilié des orientalistes et des journalistes. Ruiné, il se suicide à Rotterdam. La famille se retrouve sans aucun soutien, Myriam essaie de tenir quelques temps le magasin, mais avec sa mère et sa sœur elles doivent se décider à partir pour Berlin auprès de la famille maternelle.

Myriam a du mal à s’habituer à la Prusse où elle fait trois ans d’études en pension.En 1887, elle réussit à venir à Paris grâce à la recommandation d’un oncle pasteur, elle devient répétitrice dans une famille protestante, où elle est bien accueillie, logée et nourrie. Elle fait de grands progrès en français. Par la suite Myriam trouve un poste d’enseignante dans une institution privée parisienne, elle donne des cours d’anglais. Elle est donc indépendante financièrement et peut envoyer une aide régulière à sa mère. Myriam se passionne depuis longtemps pour la littérature, elle se lance dans l’écriture de nouvelles et de romans dont certains en allemand. Elle fait ensuite la connaissance de Huysmans qui la félicite pour son ouvrage sur la conquête de Jérusalem. Acette époque Myriam rencontre la journaliste féministe Marguerite Durand, qui lui commande quelques nouvelles pour « La Fronde ». Myriam ne fit pas partie cependant des courants féministes de l’époque, elle resta indépendante, tout en s’intéressant à la place des femmes dans la société.

 Sa vie sentimentale l’amène à rencontrer un poète symboliste Georges Vanor ce qui lui permet d’ouvrir le champ de ses connaissances dans les salons parisiens et mondains. Après la rupture, une autre aventure sentimentale mène Myriam à faire un voyage auprès de Frédéric Sureau, un amoureux oublié. Ils visitent ensemble l’Indochine, font escale en Chine, au Cambodge puis en Inde et à Ceylan. Après un séjour de trois ans en extrême orient qui s’achève par un nouvel échec amoureux, Myriam rentre en France et rapporte des souvenirs pour écrire « *la pagode de l’ile flottante*», feuilleton qui la fait connaitre dans le quotidien parisien « *Le Journal*». Elle publie plus tard « *L’ile de volupté*» en 1907, c’est un franc succès. La mode est au style « exotique » où elle excelle.

Myriam fait la connaissance auprès d’amis d’un jeune sculpteur Émile Perrault. Ils nouent des liens culturels et amicaux. Myriam accepte de l’épouser quelques années plus tard.

L’un des ouvrages de Myriam est retenu pour être présenté au célèbre prix Goncourt, mais à la suite d’un échec, l’autrice se voit attribuer un prix nouvellement créé en 1904 par la revue « La vie Heureuse » (éditions Hachette), c’est le « *Fémina*». Le jury est uniquement féminin et récompense un roman d’homme ou de femme paru dans l’année, la présidente est Anna de Noailles. Cette fois Myriam Harry est une écrivaine reconnue, elle publie plusieurs ouvrages avec succès aux éditions Fayard, elle voyage plusieurs mois en Tunisie, n’hésite pas à faire des incursions dans le désert, à rapporter des récits de son voyage. A Carthage, lors d’un spectacle théâtral donné dans l’amphithéâtre antique, elle rencontre l’écrivaine Lucie Delarue-Mardrus qui devint une amie fidèle. A son retour à Paris, Myriam fait la connaissance de Pierre Loti, de Jules Lemaître. Sur les conseils de ce dernier, elle commence alors un ensemble de quatre ouvrages romancés de ses souvenirs d’enfance et de jeunesse : « Siona ». Le succès est rapide et Anatole France rédige un article élogieux à ce propos.

Pendant la guerre de 1914/1918 Myriam passe de longs mois à Royan dans la propriété de la famille de son époux ; elle y organise un foyer pour des soldats musulmans blessés et rédige quelques articles à ce sujet. Sa connaissance de la langue arabe lui est un précieux atout.

Après la fin de la guerre la situation a beaucoup changé au Proche et au Moyen Orient, l’organisation des mandats français et anglais permet à Myriam de renouer avec l’espace levantin de son enfance. La situation diplomatique est tendue entre Français et Anglais et le ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Clémenceau fait savoir à Stéphen Pichon, haut-commissaire de la France en Palestine, que Myriam Harry accepte une mission journalistique en Syrie. L’autrice vient y séjourner plus de trois ans, accompagnée par son époux. Elle rédige de nombreux articles sur la situation internationale, comme il lui a été demandé. Sur place le général Gouraud sollicite Myriam pour réaliser une étude sur les ruines antiques de Damas et d’Alep afin de publier des ouvrages documentaires sur cette région occupée par les Français. Cette situation de reporter officiel pèse à Myriam qui,finalement, choisit de reprendre sa liberté de plume comme elle l’annonce à Georges Catroux en 1921 (délégué du haut-commissaire à Damas). Myriam quitte Beyrouth en 1923 mais elle a eu le temps d’observer avec intérêt les jeunes pionniers immigrants juifs venus s’engager au Proche-Orient. Elle observe ce premier mouvement sioniste et estime alors que sa laïcité ne saurait être mise en doute.

Pendant ce séjour au Proche-Orient Myriam et son époux adoptent le petit-fils d’un cheikh Faouaz âgé de dix ans dont les parents ont été assassinés. Il rentre étudier avec eux à Paris et devient un membre de la famille. Myriam lui fait commencer des études d’art et de peinture.

Après sa réinstallation à Paris, dans une maison de Neuilly donnant sur un jardin arboré, Myriam publie plusieurs ouvrages inspirés par ce long séjour oriental dont « Femmes de Perse » ; « les amants de Sion ».L’atmosphère orientale a envahi sa demeure :objets précieux, souvenirs de voyages, costumes, meubles, tapis d’orient…

En 1932 Le quotidien « *Le Journal*» lui propose un enquêtede plus de six mois sur les femmes dans le monde du Proche-Orient, Myriam voyage et rédige plus d’une vingtaine d’articles qui sont ensuite réunis dans un ouvrage « Les derniers harems ». L’autrice a voulu témoigner des mesures prises en Turquie par Atatürk dès 1926 en faveur de la laïcité et des femmes dans la culture islamique. Elle est aussi allée en Irak où elle a fait la connaissance du roi Fayçal, qui a tenté quelques réformes pour moderniser la société de son pays. Elle se rend ensuite en Égypte où elle rencontre Hoda Charaoui qui fut à l’origine de l’Union féministe, cette dernière avait participé à un important congrès féministe à Rome,entrainant dans son sillage des femmes de l’élite culturelle, ayant étudié la médecine, le droit. En 1934, Myriam toujours prête à refaire ses malles et à voyager, propose de rédiger des articles pour le « Journal » ce sera une enquête sur la vie quotidienne à Madagascar. Elle bénéficie de l’appui et de l’hospitalité de la famille du gouverneur français à Tananarive. Ses talents de conteuse font merveille pour ce type de reportage, émaillé d’anecdotes et de descriptions de paysages colorés. A son retour Myriam rédige aussi un récit romancé sur la reine Ranavalo dont elle souhaite réhabiliter l’histoire.

Pendant la guerre de 1939/45 et après la mort de son époux Emile, Myriam continue d’habiter Neuilly. Elle rédige sans discontinuer articles et ouvrages. Malgré la fatigue, elle reste fidèle à la participation au jury du prix Fémina qui récompense Vercors en 1944 pour son ouvrage « Le silence de la mer ». Elle est encore présente et invitée en 1954 pour célébrer le cinquantième anniversaire du prix Fémina. Myriam meurt à Neuilly en 1958.

*L’autrice Cécile Chombard-Gaudin, diplômée de lettres classiques et de sciences politiques a rédigé une biographie faisant sortir de l’ombre bon nombre de sources oubliées ou inédites. Elle a aussi voulu montrer comment Myriam Harry avait lié connaissance avec bon nombre d’écrivains et d’artistes français et de quelle manière elle avait été un témoin de l’histoire du Proche et du Moyen-Orient pendant l’entre-deux guerres. L’ouvrage est très agréablement illustré de photos et de documents iconographiques.*

 Catherine Chadefaud